

COMMENT PENSE MARY DOUGLAS ? RISQUE, CULTURE ET POUVOIR

Tobias Girard

Presses Universitaires de France | « Ethnologie française »

2013/1 Vol. 43 | pages 137 à 145

ISSN 0046-2616

ISBN 9782130618058

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2013-1-page-137.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Comment pense Mary Douglas ? Risque, culture et pouvoir

Tobias Girard

Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain

RÉSUMÉ

Auteur des célèbres ouvrages *De la souillure* et *Comment pensent les institutions*, Mary Douglas (1921–2007) est également l'une des premières anthropologues à s'être intéressée aux risques dans les sociétés industrielles. Connue sous le nom d'analyse culturelle (*Cultural Theory*), son cadre d'analyse propose d'expliquer pourquoi les individus ont peur de risques différents en reliant leur comportement à la culture du groupe auquel ils appartiennent. Pour éclairante et fonctionnelle qu'elle soit, cette théorie pose cependant un certain nombre de questions qu'il convient de relever, en raison notamment de leur portée politique.

Mots-clés : Mary Douglas. Analyse culturelle. Risque. Anthropologie politique.

Tobias Girard
IIAC – LAIOS (EHESS/CNRS)
190, avenue de France
75013 Paris
tobiasgirard@yahoo.fr

■ De la souillure à l'analyse culturelle des risques

Mary Douglas a consacré de nombreuses années de recherches aux risques, entendus au sens large de « probabilités de dommage » ou de « conséquences néfastes et improbables » [Douglas and Wildavsky, 1982 : 5, 187]¹. Son œuvre sur le sujet des risques et pollutions industrielles, aussi bien que la plupart des critiques qui lui ont été adressées, ont cependant été peu traduites en français. Cet article propose de revenir sur les développements théoriques et politiques de son analyse culturelle des risques. Il s'appuie principalement sur une revue de la littérature ainsi que sur quelques observations de terrain menées de 2005 à 2007 dans la zone industrielle de Fos-sur-Mer. Ces dernières ont été réalisées dans le cadre d'une thèse sur les « pouvoirs du danger » portant sur les usages politiques des risques industriels et des pollutions, et en particulier sur les enjeux de pouvoir liés au conflit soulevé par l'implantation de l'incinérateur de Marseille à Fos-sur-Mer.

Les prémisses de la théorie de l'analyse culturelle de Mary Douglas apparaissent à la fin des années 1960, dès la parution du canonique *De la souillure*. Dans ce livre [2001], elle compare un nombre impressionnant de systèmes et de pratiques que les sociétés du monde entier ont inventés pour distinguer ce qui est sale, impur, méprisable et qui doit être combattu ou interdit, de ce qui est propre, pur, vital et qui doit être défendu et respecté. Il s'agit de toutes les règles et interdits liés par exemple à la sorcellerie, à l'adultère, aux menstrues ou aux déchets corporels. « Je crois que certaines pollutions servent d'analogies pour exprimer une idée générale de l'ordre social », explique Mary Douglas en introduction [2001 : 25]. La saleté, la pollution profanatrice, l'abject caractérisent le désordre, ce qui n'est pas à sa place. Les abominations du Lévitique désignent ainsi les animaux anormaux dont l'existence remet en question la pureté des classifications. Par exemple la chauve-souris, un oiseau sans plumes. Comme tout ce qui relève du chaos et du

désordre, la pollution, au sens religieux, ne recèle pas seulement des menaces destructrices, mais aussi des puissances créatrices, pour qui sait ou est autorisé à entrer en contact avec elle. Ainsi le pangolin, animal à part et paradoxal à tous points de vue pour les Lele du Congo, fait-il l'objet du plus puissant de tous leurs cultes en étant investi d'un pouvoir bénéfique de fécondité [*ibid.* : 180-181]. C'est pourquoi « être en marge signifie être en liaison avec le danger, toucher à la source d'un pouvoir quelconque » [*ibid.* : 114].

Mary Douglas montre alors comment les déchets corporels, la salive notamment, peuvent être chargés selon les sociétés de pouvoirs bénéfiques (guérison chamanique) ou maléfiqes (sorcellerie, malédiction) ; comment la folie peut constituer une épreuve rituelle à l'issue de laquelle l'initié obtient un pouvoir de guérison ; ou encore, comment la figure de la royauté peut s'appuyer sur l'inceste rituel pour illustrer la nature divine de son autorité, située au-delà des lois humaines. Considérer les maux, souillures et pollutions comme une source à la fois de danger et de pouvoir constitue l'une des thèses et méthodes les plus fécondes et passionnantes du livre². Que se passerait-il en effet si l'on transposait la méthode d'analyse du *De la souillure* aux mondes industriels et modernes dont ne traite pas le livre ? On verrait comment le pouvoir, et ce qui sera vécu comme des abus de pouvoir, peuvent être associés à ce qui est vil, corrompé et menaçant, et réciproquement comment les menaces peuvent devenir l'objet de forts enjeux de pouvoir. Sur le terrain, le *De la souillure* propose un cadre efficace pour comprendre par exemple comment les arguments des opposants à un projet d'incinérateur vont être écartés par les autorités au prétexte qu'ils viennent « polluer les débats » et « pourrir la vie » des décideurs de leur « pouvoir de nuisance » [Girard, 2011b] ; comment le marché du traitement des déchets peut devenir l'objet de trafics mafieux [Saviano, 2007 : 336] et d'opérations de corruption, en raison de l'importance des enjeux économiques et politiques engagés, de sorte que les souillures se mettent effectivement à servir d'analogie pour dénoncer une idée générale des dysfonctionnements de notre société [Girard, 2011a] ; comment la catastrophe peut créer des effets de pouvoir considérables, étant entendu que les situations d'exception légitiment aisément des pouvoirs exceptionnels : droit d'ingérence, mesures d'expropriation autour des industries dangereuses mises en place suite à l'explosion d'AZF de Toulouse, exacerbation des clivages sociaux et de la stigmatisation des populations noires et pauvres suite au passage des ouragans Rita et

Katrina à La Nouvelle-Orléans [Le Menestrel et Henry, 2010]... Le *De la souillure* appliqué aux modernes dans une perspective d'anthropologie politique des risques présente donc un haut potentiel de critique sociale. Comme nous le verrons, Mary Douglas choisira une voie plus modérée.

À la fin des années 1970, l'anthropologue va être amenée à s'intéresser aux risques des modernes à l'invitation du politologue Aaron Wildavsky, et en particulier aux risques technologiques et environnementaux. Ensemble, ils écrivent le *Risk and Culture* [1982], qui pose les premiers jalons de leur théorie culturelle des risques. Comme le relève Denis Duclos [1994 : 347], qui a beaucoup contribué à la diffusion en France de leurs analyses, cette théorie considère, dans une perspective durkheimienne, que l'attitude des acteurs face aux menaces dépend essentiellement de leur position sociale. Le *Risk and Culture* classe les comportements selon trois types de « cultures » ou « sociétés » : la culture hiérarchique et bureaucratique des services d'État ; la culture individualiste et compétitive des industriels, du marché et des entrepreneurs ; la culture égalitaire et communautaire de certains mouvements environnementaux ou anti-nucléaires, que Douglas et Wildavsky qualifient également de culture « sectaire » par comparaison notamment au mode de vie des Amish [*ibid.* : 124]. Un quatrième type sera ajouté ultérieurement, il s'agit de la culture fataliste des dominés et des victimes éparses non regroupées en organisations, qui se retrouvent « seuls ou isolés dans des structures complexes » [Douglas, 1999 : 412]. Les différences de comportements face aux risques sont alors interprétées à la lumière du mode d'organisation et de fonctionnement du groupe. La culture fataliste pratique le déni des risques, le culte de la sécurité et la soumission aux menaces sans s'investir dans les mouvements de contestation : « C'est comme ça, on ne peut rien y faire. » L'individu est seul, écrasé, impuissant et stigmatisé par les autres cultures comme un assisté incapable de se prendre en main. La culture individualiste encourage au contraire les individus à prendre des risques, à investir, à se dépasser, conformément au principe compétitif et pionnier qui l'anime : « Qui ne tente rien n'a rien. » Sa principale préoccupation est de garantir la liberté d'action et d'initiative de ses membres. Les *self-made men* sont ses héros et les faibles sont jugés seuls responsables des maux qu'ils subissent [Douglas, 1990 : 17].

Les « sectes égalitaires » vont quant à elles sonner l'alarme au moindre danger car elles gagnent des adhérents grâce « aux mauvaises nouvelles qui montrent que

la société extérieure est polluée et qui montrent également que la secte est pure à l'intérieur » [Douglas and Wildavsky, 1982 : 122]. Les accusations sont alors attribuées au manque de conscience de la société extérieure et à la corruption du pouvoir. Enfin, la culture hiérarchique raisonne en termes de gestion calculée des risques. Elle cherchera d'abord à protéger les institutions, à défendre l'intérêt du plus grand nombre et rejettera la faute sur les défaillances des individus jugés déviants et leurs représentations irrationnelles. Entre typiquement dans ce registre cette « culture du risque » que les autorités veulent apprendre aux riverains des installations dangereuses pour leur apprendre à avoir les « bons réflexes » en cas d'accident, les autorités se désolent de constater que les riverains n'ont pas la même hiérarchie des menaces qu'eux [Girard, 2010]. En effet, les riverains sont souvent beaucoup moins préoccupés par les risques majeurs que par les niveaux de pollution de l'air et par ce que les autorités considèrent comme des « nuisances » ou des risques zéro : les bruits, les odeurs ou les trous qu'ils observent dans les draps qu'ils ont laissés sécher dehors.

En mettant l'accent sur la construction sociale des risques, l'analyse culturelle a le grand mérite de démontrer qu'il serait réducteur d'attribuer les raisons de l'inquiétude et de l'opposition aux risques à un défaut de connaissance des individus [Wildavsky and Dake, 1990 : 52-54] ou à des phénomènes psychologiques [Douglas, 2003 : 1351], ce qui permet de sortir des considérations scientifiques et épistémologiques, ainsi que des fausses oppositions entre rationalité et irrationalité. Pour les partisans de la théorie culturelle, ces questions mènent à des impasses, car les différences de perception et de sélection des risques ne se jouent pas au niveau des individus, mais à l'échelle supérieure des groupes et des institutions sociales.

■ Les individus sont-ils solubles dans la société ?

La théorie culturelle fonctionne alors bien au niveau des institutions, mais laisse des zones d'ombre au niveau des individus. Douglas et Wildavsky [1982 : 131-137] montrent par exemple comment l'association américaine des *Amis de la Terre* s'est formée à partir de l'organisation du *Sierra Club*. Parce que le *Sierra Club* avait une culture « hiérarchique », ses membres qui souhaitaient fonctionner selon un mode « égalitaire » ont

préférés faire scission et créer leur propre structure. Cet exemple est assez illustratif du cadre d'analyse développé par Mary Douglas et ses collaborateurs. Parce que les rôles sont assignés par les structures sociales, les individus ne semblent pouvoir changer de vision du monde sans changer également de structure. L'analyse culturelle peut ainsi laisser penser qu'un individu cohérent ne peut appartenir qu'à un seul type de groupe, n'avoir qu'une seule vision du monde et ne pas pouvoir trouver sa raison d'être en jouant avec elles ou en les instrumentalisant. Or les pratiques de certains hommes politiques montrent le contraire.

Dans les Bouches-du-Rhône par exemple, le président du conseil général, Jean-Noël Guérini (PS), a changé deux fois de position officielle vis-à-vis des risques posés par l'incinération des déchets, et ce pour des raisons à la fois électorales, économiques et personnelles. D'abord favorable à l'implantation d'incinérateurs dans son département, Jean-Noël Guérini y est devenu farouchement opposé quand son adversaire politique traditionnel, le maire UMP de Marseille Jean-Claude Gaudin, a décidé de garder la main sur la réalisation de son projet d'incinérateur et de se retirer de la structure *ad hoc* mise en place par le département. Une structure considérée comme une « tentative de mainmise départementale sur la gestion des déchets³ », l'enjeu politique étant pour les deux hommes de pouvoir apparaître comme le champion de la propreté à Marseille. D'une logique administrative que Mary Douglas qualifierait certainement de « bureaucratique et hiérarchique », le président Guérini est alors passé à un registre « sectaire et égalitaire » en s'autoproclamant chef de file des anti-incinérateurs de Fos-sur-Mer, où le projet était prévu :

Nous ne pouvons tolérer dans notre département le rejet de fumées hautement toxiques [...] Je n'accepterai pas que soient menacés la santé de nos concitoyens, les grands équilibres écologiques [...] Je me battrai pour empêcher l'incinération chez nous⁴.

Mais en 2008, suite à la victoire inattendue de son groupe politique à la présidence de la communauté urbaine de Marseille responsable du projet d'incinérateur, il redevient favorable au projet, officiellement au motif que les coûts d'annulation du contrat avec l'exploitant sont trop importants pour que l'on puisse revenir en arrière. Mais d'après plusieurs journalistes, il est également possible que les intérêts du frère de Jean-Noël Guérini, entrepreneur local spécialisé dans la

gestion des déchets et mis en examen dans le cadre de l'« affaire Guérini », n'aient pas été complètement indifférents à ce changement de position⁵. Cela signifie que les individus ne sont pas les seuls jouets des structures et jouent eux aussi en permanence avec elles, ce sur quoi Mary Douglas n'insiste guère, parce qu'elle considère que « les visions individuelles d'un monde idéal sont éphémères et donc non pertinentes pour l'analyse culturelle » [Douglas, 2003 : 1355]. Comme le relève le biographe de Mary Douglas [Fardon, 1987 : 5], la position durkheimienne de cette dernière lui a toujours valu d'être critiquée pour son « réductionnisme sociologique » et sa conception « sur-socialisée » (*oversocialized*) de l'individu. C'est aussi le reproche que formule Denis Duclos [1987 : 181] au *Risk and Culture* :

Il nous semble qu'il est peut-être encore trop tôt pour tenter une sorte de morphologie sociale des perceptions des risques, ordonnée, par exemple, selon les catégories socioprofessionnelles ou selon des types-idéaux assez généraux (comme le bureaucrate, le militant écologiste, l'entrepreneur individualiste, le salarié aliéné, etc.).

La théorie pose en effet le cadre et se demande ensuite à qui peuvent bien correspondre dans la réalité ces sociétés idéal-typiques : « Qui sont les égalitaristes ? Sont-ils principalement des universitaires ? Ou des étudiants ? Des pasteurs ? Des gens de théâtre ? » [Douglas, 2003 : 1368]. Or dans la pratique, tout se complique. Eero Olli [1999, 1995] fait ainsi remarquer que certains individus interrogés lors de ses recherches ne se reconnaissent dans aucune des quatre cultures proposées, mais en rejettent explicitement plusieurs d'entre elles, tandis que d'autres entrent simultanément dans plusieurs types culturels. On peut en effet se demander quel sort la théorie culturelle accorderait à tous ces individus dont les double ou triple casquettes sont susceptibles de les faire appartenir à plusieurs types : militant associatif retraité de l'industrie dont il est riverain, qui est également chimiste de formation et ancien élu ; ancien président des « 3 Suisses » et du parfumeur « Sephora » devenu ensuite président de l'association écologiste « WWF France » ; haut fonctionnaire ou homme politique embauché par une multinationale entre deux changements de gouvernement, etc. La théorie culturelle restant silencieuse sur la question des mélanges, Olli en conclut que si la valeur de la théorie a bien été démontrée quand elle cherche à expliquer des phénomènes « méso et macro », il est nécessaire qu'elle devienne attentive à la façon dont les cultures

se combinent et s'agencent ensemble au niveau des individus, une observation que Mary Douglas ne mentionne qu'en note de bas de page [2003 : note 20], pour préciser qu'une culture n'est jamais stable ou hautement cohérente par elle-même, parce que tout dépend de la stabilité et de la cohérence de l'organisation sociale qui la génère. Autant de points que l'analyse culturelle ignore moins qu'elle ne les rejette : « Quatre types de biais culturels, quatre types de personnes », dit Mary Douglas [1999 : 413] ; « il n'y a que quatre formes stables d'organisation, les éventuels mélanges sont assumés par la théorie comme restant transitionnels » [*ibid.* : 411]. La raison qui explique ce parti pris est la suivante : « la théorie culturelle est bonne pour expliquer les différends irréconciliables » [*ibid.* : 413]. Mary Douglas définit en effet les cultures comme fondamentalement antagonistes :

Une culture construit sa légitimité en fondant elle-même ses « certitudes », qui contredisent les « certitudes » des autres cultures. Ainsi les cultures sont auto-définies dans l'adversité.

La question pourtant intéressante des alliances entre groupes aux intérêts ou aux visions du monde opposés est alors écartée car si elle reconnaît bien qu'« en politique, les membres de chaque culture peuvent faire, et font, des alliances pour des intérêts particuliers » [2003 : 1351], elle maintient cependant que « lorsqu'on en vient à la pratique, leurs valeurs les tiennent séparés ». L'antagonisme radical des cultures reste l'axiome sur lequel repose la théorie de l'analyse culturelle. Mary Douglas indexe les « cultures » à des groupes sociaux ayant chacun sa propre identité et dont les concepts ne peuvent se métisser. La justification donnée est théorique : la typologie des quatre cultures est le produit logique obtenu par le croisement de deux dimensions complémentaires, dites *grid* et *group*. *Group* désigne « la frontière extérieure que les gens ont érigée entre eux et le monde extérieur » et *grid* « toutes les autres distinctions et délégations d'autorité qu'ils utilisent pour limiter le comportement des gens les uns par rapport aux autres » [Douglas and Wildavsky, 1982 : 138]. Une culture sectaire et égalitaire exercerait par exemple une forte pression *group* puisque les barrières séparant les membres de la communauté de l'extérieur sont fortes, mais une faible pression *grid* car elle serait « si égalitaire qu'elle n'aurait pas de dirigeant et qu'aucun protocole ou règle de préséance ne dirait aux individus comment se comporter » [*ibid.* : 139].

Selon les quatre combinaisons *grid/group* possibles, on obtient ainsi quatre types de cultures, ce pourquoi « si certains protestent qu'il y a en réalité cinq cents ou deux mille types, ou six ou huit dimensions, ils se trompent sur la nature de l'exercice » [Douglas, 1999 : 411]. Les deux concepts *grid/group* sont cependant assez complexes et difficiles à définir précisément. James Spickard, qui a consacré sa thèse à cette question, fait remarquer que Mary Douglas n'a cessé de leur attribuer des sens différents au fur et à mesure du développement de ses travaux, ce qui a eu pour répercussion de créer « des versions hautement dissemblables sur le plan théorique » [Spickard, 1989 : 152], ainsi que de nombreuses erreurs d'interprétation parmi les chercheurs qui ont tenté de reprendre la méthode *grid/group*. Seule la typologie des quatre cultures n'a, elle, pas changé. Si les concepts sous-tendant la typologie de Douglas ne sont pas stables alors même qu'ils sont invoqués pour justifier l'antagonisme immuable des quatre cultures, on est alors en droit de penser que ces concepts sont plus déduits de la théorie et destinés à la soutenir qu'induits par des observations de terrain, dont Mary Douglas reconnaît elle-même le manque pour valider sa théorie [1999 : 415].

■ Effets de miroir

Douglas et Wildavsky présentent leur cadre d'analyse comme « une théorie non biaisée (*bias-free*) » [Douglas, 2003 : 1370]. Cependant, ils expliquent tout au long du *Risk and Culture* que tant que les mouvements écologistes refuseront le pouvoir et attaqueront leurs propres leaders, ils ne pourront que « perdre le contact avec le monde » [*ibid.* : 137] en poursuivant des objectifs voués à l'échec. Raisons pour lesquelles les seules institutions qui leur apparaissent dignes de confiance, plus tolérantes et mieux organisées pour gérer les risques industriels, sont celles mises en place par l'État et les industriels, ou qui en acceptent et en reproduisent le mode de fonctionnement [*ibid.* : 196-198]. Dans son article de 2003 au titre évocateur : *Being Fair to Hierarchists*, Mary Douglas décrit Aaron Wildavsky comme un individualiste *self-styled* [2003 : 1370], qui n'aime pas vraiment le principe hiérarchique, est « hostile » aux militants égalitaristes et « méprise » le fatalisme des isolés. Le plus surprenant reste toutefois qu'à l'heure de la réflexivité en anthropologie, Mary Douglas ait pu écrire un article entier

pour donner des leçons d'objectivité et redresser les biais politiques des chercheurs qui utilisent sa théorie, révélant au passage les penchants de plusieurs de ses proches collaborateurs, sans jamais mentionner ses propres inclinations. C'est d'ailleurs le principal reproche que Lain Wilkinson [2001 : 16] lui adresse : ne pas « alerter ses lecteurs des standards qui renseignent sur ses jugements de valeur politiques ». Ce seront donc d'autres chercheurs qui le feront pour elle. Mary Mosher Flesher [2004 : 745] dénonce par exemple ce qu'elle appelle le « biais néoconservateur » de Douglas ainsi que « son penchant tout au long de sa vie pour l'ordre social, l'autorité hiérarchique et un comportement respectueux des règlements ». En valorisant les principes hiérarchiques et individualistes pour s'attaquer de concert aux communautaires sectaires, *Risk and Culture* synthétise très exactement les penchants de ses auteurs. Mary Douglas entretient par ailleurs un rapport ambigu avec les études quantitatives. Alors qu'elle dénonce dans la postface du *De la souillure* écrite en 2001 [2001 : 199] « l'industrie du catalogage des risques » menée par les tenants de la psychologie sociale, elle militait auparavant pour « une analyse entièrement probabiliste des types de préférences du risque » et appelait les sciences sociales à :

accorder à la pensée probabiliste la place qu'elle mérite ; elles pourraient ainsi, comme en sciences physiques, s'appuyer sur la recherche de systèmes probabilistes. [...] On attachera des probabilités à la vision d'un individu particulier appartenant à un système social spécifique, reconnaissant et réagissant à un modèle de risque spécifique [Douglas, 1987 : 55, 59].

Une fois encore, on voit que Mary Douglas valorise les logiques de groupes plutôt que les histoires de vie des individus, qui semblent ne l'intéresser que dans la mesure où ils sont prédictibles. Elle est ici plus sociologue qu'anthropologue et affiche une préférence marquée pour le formalisme des sciences dures, plutôt que pour les critiques, dites postmodernes, d'inspiration philosophique. Comme cela a été souvent relevé, sa démarche se situe aux antipodes de celle d'Ulrich Beck [2001], sociologue allemand bien connu pour sa classique *Société du risque*. Ulrich Beck utilise ce dernier terme au sens large de menace. Des risques d'accidents technologiques au chômage de masse, il analyse la façon dont la société se nourrit des menaces qu'elle produit, avec tous les bouleversements sociaux, écologiques, économiques et politiques que cette situation

gènère : universalisation des menaces, individualisation des modes de vie, disparition et réaffectation du politique vers de nouveaux lieux et objets, etc. Dans un article très éclairant, Lain Wilkinson [2001 : 1-2] oppose la tradition critique « néo-wébérienne » de Beck à la démarche « structuro-fonctionnaliste » et durkheimienne de Douglas, le premier considérant « que nous vivons au bord d'une apocalypse écologique », tandis que la seconde « doute de la crédibilité d'un tel scénario alarmiste et préfère placer sa confiance dans l'opinion professionnelle des experts du gouvernement ». Ce constat est repris par Claude Gilbert [2003 : 58-59], qui classe la théorie de Mary Douglas parmi les modes d'explication habituellement rencontrés chez les responsables politiques, administratifs et les experts, qui s'accordent à penser que « les principaux obstacles se situent ailleurs, dans la façon dont le public perçoit les risques et les menaces ».

■ La portée politique de l'analyse culturelle

Les sphères du pouvoir et du savoir sont en effet souvent désespérées face aux oppositions que soulèvent leurs projets ou propos. Il suffit pour s'en rendre compte de demander par exemple à un élu responsable d'un projet d'incinérateur si le pouvoir est désirable. Réponse de l'intéressé :

Très sincèrement, je suis inquiet pour l'avenir des hommes et des femmes politiques parce qu'on va se retrouver de plus en plus dans ces difficultés, dans ces emmerdements, dans cette attitude schizophrénique de la part de la population. Moi je fais une déclaration à l'AFP d'un mot, d'une phrase qui n'est pas bonne, je suis emmerdé pendant quatre jours après. Pourquoi voulez-vous que des esprits brillants se tournent vers la politique ?

Dans ce type de discours, il est clair que le problème est du côté des représentations « schizophréniques » de la population. Le pouvoir se décharge ainsi de son ressentiment. Un ingénieur de l'Ademe, l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie, référence publique en matière de gestion des déchets, fait état des mêmes appréhensions, à la différence qu'il remet, lui, en cause sa propre formation :

Les gens ne font que refuser. Mon grand désespoir c'est que la raison est en train de disparaître [...] Il faut

chercher à un moment qui va péter les plombs et éviter le lynchage. Ça change le métier. La thermo on n'en a plus rien à foutre. Il y a peut-être des sciences qu'on n'a pas apprises. Quand on voit ça la première fois dans les projets, on est paumé.

Le succès de la théorie de Mary Douglas tient donc aussi au fait que nombreux sont ceux qui se sentent mal outillés pour savoir comment réagir et interpréter les oppositions qu'ils rencontrent dans leurs pratiques. La demande et l'intérêt à ce sujet sont bien réels, comme en témoigne cette question posée par un autre ingénieur de l'Ademe : « Est-ce qu'il existe des typologies d'habitants ? » Avec son schéma des quatre cultures, l'analyse culturelle propose une réponse très fonctionnelle, et l'on sent bien que son penchant à critiquer les mouvements d'opposition peut être facilement accentué. La typologie de Douglas est ainsi judicieusement reprise par un physicien du nucléaire pour expliquer pourquoi « les physiciens du nucléaire prennent la relève des sorcières » [Prêtre, 1991 : 5, 12], car pour l'auteur elle permet de comprendre « le nouvel obscurantisme » des temps modernes, où la catastrophe de Tchernobyl a fini par former « une sorte de pseudo-réalité potentielle chez de nombreuses personnes n'ayant pas cherché à nuancer leur représentation ». Un article que l'éditeur, la Société française d'énergie nucléaire, présente comme « objectif, ni pro, ni anti-nucléaire », probablement parce qu'il n'y est question que de supposés symboles, de représentations, de « contagion mentale » et d'« épidémie psychique », mais pas de politique ni de rapports de force. Les représentations sont ici invoquées pour éluder le pouvoir, et l'on voit bien que la théorie de Douglas n'y est pas tout à fait étrangère. Contrairement à ce qu'affirment ses auteurs, la théorie culturelle est politiquement biaisée et placée à l'opposé de la démarche de Foucault ou de Deleuze et Guattari, pour lesquels la fonction des sciences humaines est au contraire de fournir des armes pour résister au pouvoir. Partis tous les deux du pouvoir, Mary Douglas et Michel Foucault ont suivi deux chemins opposés. La première conclut à la prédominance des institutions sociales sur les individus, tandis que le second accorde plus d'attention aux sujets et montre que c'est en luttant contre le pouvoir et ses techniques de gouvernement que l'individu peut se libérer des processus d'assujettissement qui l'empêchent de définir sa propre identité [Foucault, 2001 : 1045-1047].

■ Poursuivre l'étude des pouvoirs du danger

Attentive aux biais culturels, Mary Douglas a ainsi porté moins d'attention aux biais politiques de sa démarche. En accordant la primauté aux institutions sur les individus, elle en vient à opérer et penser comme les institutions [Douglas, 2004], en cherchant à faire entrer les individus dans des catégories pour en prédire les comportements. L'accent est alors mis sur la pression que les groupes et les institutions exercent sur les individus, plutôt que sur les tactiques et les stratégies inventées par les individus pour y échapper. On ne saura alors pas si les pratiques et manières de faire employées par un individu ne pourraient pas contredire ouvertement ou insidieusement les fins idéales que son groupe d'appartenance lui propose de poursuivre. C'est pourquoi il faudrait pouvoir utiliser Douglas contre Douglas, appliquer la méthode danger/pouvoir du *De la souillure* plutôt que la méthode risque/culture, et tenter la synthèse avec Michel Foucault pour redonner à l'individu la place qu'il mérite. Car si le schéma de Mary Douglas peut paraître « réducteur par rapport à l'extrême diversité des sociétés empiriques, il contient plus d'une analyse pénétrante » [De Heusch, 2007 : 218]. Le schéma n'est pas à rejeter mais à adapter, le problème étant moins la théorie que les usages qui en sont faits. Le champ reste alors ouvert pour considérer le risque comme une construction moins sociale que politique. Les études de perception des risques masquent mal les usages ultérieurs qui en sont faits. Chercher, par exemple, pourquoi « les gens ont peur des dioxines » permet de déplacer les enjeux d'une opposition à un incinérateur dans l'ordre des valeurs culturelles, de l'inconscient ou de l'imaginaire, au lieu d'étudier les raisons qui ont pu pousser les élus à choisir l'incinération – raisons qui n'ont souvent rien à voir avec les représentations véhiculées par les dioxines. Sont évacués : l'histoire politique des lieux, l'effet boomerang des luttes passées, les enjeux électoraux et économiques, le poids des lobbies, les marchés captifs et les règles imposées aux acteurs de notre société de consommation... Pour Mary Douglas [2003 : 1361], l'histoire politique des lieux est en effet sans intérêt : « La théorie culturelle n'accorde pas beaucoup de crédit au poids de l'histoire pour expliquer une culture vivante parce que la culture sélectionne de quelle histoire on se souviendra. » On comprend donc pourquoi les anthropologues françaises

qui s'attachent justement à restituer l'influence de tels processus sur les conflits environnementaux n'utilisent pas la grille de lecture de Mary Douglas [Zonabend, 1989 ; Neveu, 2001 ; Manceron, 2009]. Comment se dégager dès lors des grilles de lecture passées à travers la moulinette sociale, quand ces dernières disent à notre place ce que nous sommes, nous attribuent des étiquettes socioprofessionnelles et en déduisent les intérêts supposés guider nos actions en fonction de la place qu'elles nous ont elles-mêmes attribuée ? Une façon de contourner ces obstacles serait non de partir des jeux d'acteurs ou des groupes socioculturels (industriels, élus, associatifs etc.), mais, comme le propose Françoise Zonabend [1989 : 175], « de centrer l'examen sur les façons de dire ou de taire, sur les procédures et les ruses, sur les tactiques ou les pratiques », et ce indépendamment de toute considération sociale. Regarder ce que font les individus pour comprendre ce qu'ils sont, ou plutôt ce qui les anime, les pousse à agir et non le contraire, qui consiste à repérer d'abord qui sont les individus dont on parle pour en déduire ce qu'ils font et anticiper ainsi ce qu'ils vont faire. Il faudra alors être attentif à ne pas tomber de Charybde en Scylla comme le fait remarquer l'économiste Laurent Cordonnier [2011].

Les acteurs, c'est leur talent, font un peu trop oublier la production. La troupe cache la régie, les projecteurs braqués sur quelques premiers rôles dissimulent la structure du barnum qui fut le théâtre de leurs exploits. Or c'est plutôt cela que l'on aurait aimé voir.

Son propos concerne une émission de télévision sur la crise, mais il décrit fidèlement le biais politique que peuvent induire les considérations de représentations sociales et de jeux d'acteurs : contribuer à la fois à dépolitiser les analyses et à faire le jeu des structures de contrôle. L'anthropologie des risques gagnerait à développer sa portée d'anthropologie politique. Dans une telle perspective, il ne s'agirait plus de savoir « de quoi » nous avons peur, comme le proposent les tenants de l'analyse culturelle [Wildavsky and Dake, 1990], mais de chercher « à quoi » servent nos peurs et quels usages en sont faits. En mettant ainsi en lumière les dispositifs qui transforment le danger en pouvoir et, réciproquement, le pouvoir en danger, il sera alors possible de montrer que les risques ne peuvent devenir acceptables qu'à partir du moment où le pouvoir, qui les encadre et les produit, devient également acceptable. ■

I Notes

1. Les traductions des citations en anglais ont été effectuées par l'auteur du présent article.

2. Le livre est constellé de références en ce sens. Par exemple : 26, 69, 115, 136, 152,

161, 173, l'ensemble du chapitre 6 « Pouvoirs et périls », la postface...

3. Valérie Saint-Félix, « Ordures ménagères : pas de décision miracle ! », *Les Nouvelles Hebdo*, 2 juin 2000.

4. « Non à l'incinérateur », *La Provence*, 24 mai 2003.

5. Jean-Michel Verne, « Rebondissement dans l'affaire Guérini : un mystère à 430 millions d'euros », *Valeurs actuelles*, 6 octobre 2011 ; Fred Guilledoux et Denis Trossero, « Incinérateur : la justice sur la piste du coup de pouce caché de Jean-Noël Guérini », *La Provence*, 20 octobre 2011.

I Références bibliographiques

BECK Ulrich, 2001 [1986], *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, trad. Laure Bernardi, Paris, Aubier.

CORDONNIER Laurent, 2011, « "Vive la crise !" », saison deux », *Le Monde diplomatique*, janvier : 3.

DE HEUSCH Luc, 2007, « Mary Douglas (1921-2007) », *L'Homme*, 184, 4 : 215-220.

DOUGLAS Mary and Aaron WILDAVSKY, 1982, *Risk and Culture. An Essay on the Selection of Technological and Environmental Dangers*, University of California Press.

DOUGLAS Mary, 2004 [1986], *Comment pensent les institutions*, trad. Anne Abeillé, Paris, La Découverte.

DOUGLAS Mary, 2003, "Being Fair to Hierarchists", *University of Pennsylvania Law Review*, 151, 4 : 1349-1370.

DOUGLAS Mary, 2001 [1967], *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, trad. Anne Guérin, Paris, La Découverte.

DOUGLAS Mary, 1999, "Four Cultures : the Evolution of a Parsimonious Model", *GeoJournal*, 47 : 411-415.

DOUGLAS Mary, 1990, "Risk as a Forensic Resource", *Daedalus*, 119, 4 : 1-16.

DOUGLAS Mary, 1987, « Les études de perception du risque : un état de l'art », in Jean-Louis Fabiani et Jacques Theys (éds.), *La Société vulnérable. Évaluer et maîtriser les risques*, Paris, Presses de l'ENS : 55-60.

DUCLOS Denis, 1994, « Quand la tribu des modernes sacrifie au dieu Risque (Mary Douglas et le risque comme concept culturel) », *Déviance et Société*, 8, 3 : 345-364.

DUCLOS Denis, 1987, « Compte-rendu de lecture de Douglas (Mary), Wildavsky (Aaron), *Risk and Culture. An Essay on the Selection of Technical and Environmental Dangers* », *Revue française de sociologie*, 28, 1 : 178-181.

FARDON Richard, 1987, "The Faithful Disciple : On Mary Douglas and Durkheim", *Anthropology Today*, 5, 3 : 4-6.

FLESHER Mary Mosher, 2004, "Book Review of Fardon, Richard (1999) : *Mary Douglas : An Intellectual Biography*", *Isis*, 95, 4 : 744-745.

FOUCAULT Michel, 2001 [1982], « Le sujet et le pouvoir », in *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard : 1041-1062.

GILBERT Claude et Isabelle BOURDEAUX, 2007, « Le risque comme objet de recherches académiques », *La Revue pour l'histoire du CNRS*, 16 [en ligne] : 26 mars 2009 [URL] : <http://histoire-cnrs.revues.org/1527>.

GILBERT Claude, 2003, « La fabrique des risques », *Cahiers internationaux de sociologie*, 114, 1 : 55-72.

GIRARD Tobias, 2011a, « Polluer pour régner ? Affaires et conflits de poubelles à Marseille », *Écologie & Politique*, 42, 2 : 95-103.

GIRARD Tobias, 2011b, « La théorie du pourrissement », *Pratiques. Les Cahiers de la médecine utopique*, 53 : 76-77.

GIRARD Tobias, 2010, « La sécurité ressuscite ce qui nous menace. Métamorphoses de la catastrophe », *Multitudes*, 43, 4 : 127-133.

LE MENESTREL Sara et Jacques HENRY, 2010, « Figure du *survivor*. Gestion de la catastrophe et mémoire en Louisiane après les ouragans Katrina et Rita », *Ethnologie française*, XL, 3 : 495-508.

MANCERON Vanessa, 2009, « Grippe aviaire et disputes contagieuses. La Dombes dans la tourmente », *Ethnologie française*, XXXIX, 1 : 57-68.

NEVEU Catherine, 2001, *Inacceptable dépollution. Un terrier du Nord-Pas-de-Calais*, Paris, Textuel, « Le génie associatif : 10 portraits ».

OLLI Eero, 1995, "Cultural Theory Specified – The Coherent, Sequential, and Synthetic Individual Approaches", Unpublished master thesis, University of Bergen (Norway).

OLLI Eero, 1999, "Rejection of Cultural Biases and Effects on Party Preference", in Michael Thompson, Gunnar Grendstad and Per Selle (eds.), *Cultural Theory as Political Science*, Routledge : 59-70.

PRÊTRE Serge, 1991, « Nucléaire, symbolisme et société. Contagion mentale ou conscience des risques ? », Paris, *Société française d'énergie nucléaire* [en ligne] : www.second-fire.ch.

SAVIANO Roberto, 2007, *Gomorra. Dans l'Empire de la Camorra*, Paris, Gallimard.

SPICKARD James, 1989, "A guide to Mary Douglas's Three Versions of Grid/Group Theory", *Sociological Analysis*, 50, 2 : 151-170.

WILDAVSKY Aaron and Karl DAKE, 1990, "Theories of Risk Perception : Who Fears What and Why ?", *Daedalus*, 119, 4 : 41-60.

WILKINSON Lain, 2001, "Social Theories of Risk Perception : At Once Indispensable and Insufficient", *Current Sociology*, 49, 1 : 1-22.

ZONABEND Françoise, 1989, *La Presqu'île au nucléaire*, Paris, Odile Jacob.

■ ABSTRACT

How does Mary Douglas Think ? Risk, Culture and Power

Author of the famous *Purity and Danger* and *How Institutions Think*, Mary Douglas (1921-2007) is also one of the first anthropologists interested in risks in industrial societies. Entitled “cultural theory”, her framework puts forward explaining why people fear different risks, linking their behavior to the culture’s group they belong to. Enlightened and functional though this theory may be, questions are also raised and have to be noticed, in particular with regard to their political impact.

Keywords : Mary Douglas. Cultural Theory. Risk. Political Anthropology.

■ ZUSAMMENFASSUNG

Wie denkt Mary Douglas ? Risiko, Kultur und Macht

Mary Douglas (1921-2007), die Autorin der berühmten Werke *Purity and Danger* und *How Institutions Think*, war die erste Anthropologin, die sich auch für die Risiken von Industriegesellschaften interessiert hat. Mit ihren Cultural Studies lieferte sie einen Analyserahmen, der zu erklären vermag, warum Individuen Angst vor unterschiedlichen Risiken haben und wie diese wiederum in den unterschiedlichen Gruppenkulturen verwurzelt sind. So aufschlussreich und funktional diese Theorie ist, so wirft sie doch – vor allem hinsichtlich ihrer politischen Tragweite – einige Fragen auf, die es zu diskutieren gilt.

Stichwörter : Mary Douglas. Kulturanalyse. Risiko. Politische Anthropologie.